

peut rien conclure de là en faveur de Jésus-Christ¹. Nous voyons cependant, par un fragment de saint Cyrille conservé en syriaque, que Julien cherchait à attaquer quelques-uns des miracles racontés par l'Évangile, comme l'apparition miraculeuse de l'étoile des mages².

Le succès du Christianisme l'étonne et le déconcerte. Il le lui reproche, comme l'avait fait Celse, et la haine l'aveugle au point de lui faire un crime d'un de ses plus beaux titres de gloire, celui de s'être adressé aux humbles et aux petits.

Ni Jésus, ni Paul... n'avaient prévu la fortune de leur doctrine. Il leur suffisait de tromper des servantes et des esclaves, et par eux des femmes ou des hommes comme Cornélius ou Sergius, parmi lesquels s'il en est un seul qui ait été connu de son temps, c'est-à-dire du temps de Tibère et de Claude, je consens que vous me regardiez comme le dernier des menteurs³.

Julien, comme tant d'autres incrédules venus après lui, éprouvait pour saint Paul une aversion particulière : « Il a dépassé, dit-il, tous les goètes et les imposteurs qui aient jamais existé en ce monde⁴. » Telles sont les attaques de l'empereur apostat contre le Nouveau Testament.

¹ S. Cyrille, *ibid.*, t. LXXVI, col. 801-803.

² « S. Cyrilli, *Ex libro XI Adv. Jul. Apost.* — Quid illud est novi, amice, si voluntate Dei stella contra consuetudinem suam orta est. » Neumann, n° 3, p. 64. Cf. la traduction syriaque, p. 53.

³ Dans S. Cyrille, *Cont. Julian.*, VI, t. LXXVI, col. 813-816.

⁴ Dans S. Cyrille, *Cont. Julian.*, III, t. LXXVI, col. 653. Voir aussi plus haut, p. 211.

On trouve aussi dans ses écrits une idée qu'on a souvent cherché à faire prévaloir de nos jours, celle que la religion la meilleure est celle des nations qui jouissent d'une plus grande prospérité matérielle. « La preuve, dit-il, que, sur la question de savoir si le Dieu créateur adoré par les Hébreux, veille sur le monde nous avons des notions plus justes que vous, c'est qu'il nous a donné des biens plus grands qu'à eux, biens de l'âme et du corps¹. »

Le livre de l'empereur Julien fut réfuté dès son apparition par Apollinaire de Laodicée, mort vers 380², mais nous ne savons guère sous quelle forme et de quelle manière³. On a attribué aussi une réfutation à saint Éphrem; c'est sans fondement. Le grand docteur de l'Église syrienne a composé contre le persécuteur des poèmes, de même que saint Grégoire de Nazianze a écrit contre lui des discours, mais ni l'un ni l'autre n'ont répondu à son ouvrage⁴. D'après saint Jean Damascène, saint Jean Chrysostome avait également réfuté l'empereur Julien⁵. Théodore de Mopsueste, l'ancien condisciple de saint Jean Chrysostome, combattit cer-

¹ Talbot, *Extrait du livre IV de S. Cyrille*, 5, p. 332. Cf. aussi p. 335-336.

² Sozomène, *H. E.*, V, 18, t. LXVII, col. 1272; Théophane, *Chronographia*, édit. de Bonn, t. I, 1839, p. 74. Son ouvrage était intitulé : *De la vérité* (Ἐπεὶ ἀληθείας).

³ C. J. Neumann, *Julian.*, p. 10.

⁴ Neumann, *ibid.*, p. 13. Les poèmes de saint Éphrem contre Julien ont été édités par Overbeck, *S. Ephrem Syri opera selecta*, Oxford, 1865, et traduits par G. Bickell, *Zeitschrift für katholische Theologie*, 1878, p. 335-356.

⁵ *Sacra parallela*, I, 12, t. XCV, col. 1165, note. Son affirmation est contestée par Neumann, *loc. cit.*, p. 13-14. — M. Neumann ne

tainement les écrits de l'apostat, vers 379¹. A peu près à la même époque, Philippe Sidète fit de même². C'était le syncelle et le diacre de saint Jean Chrysostome. Son ouvrage est perdu comme celui de Théodore. Saint Jérôme dit, dans une de ses lettres, que lorsque Julien Auguste partit pour sa dernière expédition, il vomit contre le Christ sept livres injurieux, mais qu'il ne veut pas combattre un ennemi que le Galiléen a terrassé³.

Saint Cyrille, évêque d'Alexandrie (vers 376-444) fit, 70 ans plus tard, vers 433, ce que saint Jérôme avait dédaigné de faire, parce que Julien, « par ses trois livres contre les Évangiles et le vénérable culte des chrétiens en a ébranlé, dit-il, un grand nombre et fait beaucoup de mal à la foi⁴. » Les païens d'Alexandrie, dans leurs discussions avec les fidèles, leur objectaient les écrits de Julien, dont la force et l'éloquence était telle, d'après eux, qu'aucun docteur chrétien n'avait pu les réfuter⁵. Saint Cyrille veut montrer la faiblesse des arguments de Julien. Sa réfutation est partagée en dix livres⁶. Après avoir établi, dans le premier, l'excellence de la

croit pas non plus, contrairement à l'opinion de quelques autres savants, que les objections réfutées par Macarius Magnès dans son *Apocriticos*, publié par Blondel, Paris, 1876 (Cf. L. Duchesne, *De Macario Magnete et scriptis ejus*, Paris, 1877), soient de Julien, p. 17-21. Voir plus haut, p. 165-166.

¹ Neumann, *loc. cit.*, p. 23-33.

² Socrate, *H. E.*, v, 27, t. LXVII, col. 800.

³ S. Jérôme, *Epist. LXX, ad Magnum*, t. XXII, col. 666.

⁴ S. Cyrille, *Contra Jul.*, *Præf.*, t. LXXVI, col. 508.

⁵ S. Cyrille, *ibid.*, vi, init., t. LXXVI, col. 780 et passim. Cf. Fessler, *Institutiones Patrologiæ*, t. II, p. 531, note 3.

⁶ Dans ce qui nous en reste. Le British Museum possède de nombreux fragments syriaques manuscrits des livres XI-XIX, publiés dans

doctrine mosaïque, il combat pied à pied son adversaire, à partir du second jusqu'au dernier, rapportant tout au long et mot à mot les attaques de l'apostat et y répondant ensuite, de sorte que son travail se compose d'une série d'extraits, suivis chacun de la critique.

Saint Cyrille d'Alexandrie ne fut point le dernier écrivain ecclésiastique qui s'occupa de Julien. « Alexandre, évêque d'Hiérapolis, dit Ébedjésu, composa un livre pour résoudre les objections futiles de Julien¹. » C'était un contemporain de l'archevêque d'Alexandrie et l'un de ses adversaires. Jean Garnier, le savant éditeur de l'*Auctarium* de Théodoret de Cyr, a attribué à cet écrivain une réfutation de Julien², mais son sentiment est fortement combattu par les critiques³. Au IX^e siècle, Photius, dans ses *Questions à Amphiloque*⁴, répondit aux difficultés des païens contre les Saintes Écritures. Il semble avoir principalement résumé dans cet ouvrage celui de saint Cyrille, en y ajoutant quelques solutions nouvelles⁵.

l'édition de J. Neumann, que nous avons indiquée plus haut, texte syriaque et traduction latine, p. 42-63. M. Neumann suppose que saint Cyrille réfutait le livre II de Julien dans ses livres XI-XX et le livre III dans ses livres XXI-XXX (*ibid.*, p. 40), mais il est douteux que les livres XXI-XXX aient jamais été écrits.

¹ Assemani, *Bibliotheca orientalis*, t. III, I, p. 197.

² J. Garnier, *Dissert. II de libris Theodoretii*, VI, § III, 15, *Patr. gr.*, t. LXXXIV, col. 349.

³ Neumann, *Julian.*, p. 88-93.

⁴ Migne, *Patr. gr.*, t. CI, édit. Hergenröther. — Œconomos a publié à Athènes, en 1858, une édition nouvelle des *Questions à Amphiloque*.

⁵ Neumann, *Julian.*, p. 94. Ainsi ce que dit Photius de Caïn, *Quæst. cix*, col. 650 B-652 A (excepté 650 C) est tiré de saint Cyrille.

Avec Julien l'Apostat finit la lutte du paganisme expirant contre le livre révélé¹. Il périt à trente-deux ans, après deux ans et demi de règne, dans une guerre contre les Perses. Quand il fut frappé à mort, par une main inconnue, il jeta, dit-on, vers le ciel une poignée de sang qui sortait à gros bouillons de sa blessure, en s'écriant avec désespoir : « Tu as vaincu, Galiléen². » La victoire du Galiléen était celle de son Église et de ses Livres Saints. L'hellénisme fut enseveli dans la même tombe, avec celui qui avait tenté en vain de le ranimer. Tous ses défenseurs avaient succombé dans la lutte. De Celse jusqu'à Julien, ils avaient attaqué la Sainte Écriture et s'étaient appuyés sur ce qu'ils appelaient le caractère fabuleux de la Genèse, pour rejeter l'autorité de l'Ancien Testament : l'empire romain tout entier proclamait maintenant l'inspiration surnaturelle de la Genèse et de tous les autres Livres sacrés. Tout en acceptant comme certains les miracles de Jésus-Christ, sauf quelques res-

¹ Le triomphe du Christianisme amena la disparition des écrits publiés contre lui par les auteurs dont nous venons de parler. Les plus anciens étaient déjà perdus vers la fin du IV^e siècle. Cf. S. Jean Chrysostome, *In S. Babylam*, 2, t. XLIX, col. 537 (Voir ce passage cité, p. 221-222). Les écrits de Julien survécurent jusqu'au V^e ou VI^e siècle. M. C. J. Neumann montre très bien, qu'à part les écrits de Porphyre, ceux des autres ennemis du Christianisme ne périrent point parce qu'ils furent détruits par les chrétiens, mais parce qu'ils furent méprisés et négligés, *Juliani lib. contra Christ.*, p. 9-10. Les écrits des apologistes se sont aussi en partie perdus, quand le paganisme a disparu.

² Théodoret, *H. E.*, III, 20, t. LXXXII, col. 1120. — Philostorge, *H. E.*, VII, 15, t. LXV, col. 553, et Sozomène, *H. E.*, VI, 2, t. LXVII, col. 1296, rapportent différemment les dernières paroles de Julien. Cf. aussi Ammien Marcellin, XXV, III, 5, édit. Teubner, t. II, p. 35

trictions de Celse, les adversaires de la Bible avaient refusé d'admettre les conséquences qu'en tiraient les chrétiens, c'est-à-dire la divinité du Sauveur; et en Orient, de même qu'en Occident, tous les peuples se jetaient à l'envi aux pieds de Jésus-Christ pour lui rendre l'hommage de leur adoration. En un mot, l'incrédulité avait attaqué la Bible au nom du rationalisme, mais le rationalisme avait été battu et la foi avait triomphé. Aussi saint Jean Chrysostome s'écriait-il, en s'adressant aux païens avec l'accent du triomphe :

Ils sont innombrables ceux qui ont voulu étouffer (la vérité), mais malgré leur nombre, ils ne l'ont point détruite; leurs efforts mêmes n'ont servi qu'à la rendre plus belle et plus éclatante; elle se rit de cette impuissante fureur qui se tourmente elle-même. Ce que vous appelez nos fictions, tyrans, rois, sophistes aux discours invincibles, philosophes, goètes, magiciens, démons, tous se sont conjurés pour essayer de le détruire, et, selon la parole du prophète, *leur langue a perdu sa force*; les blessures qu'ils ont faites *ont été les blessures de la flèche d'un enfant*¹... Les philosophes, les rhéteurs les plus habiles, qui jouissaient auprès de la foule, les uns d'une grande réputation de sagesse, les autres d'une grande réputation d'éloquence, dès qu'ils ont entrepris de nous faire la guerre sont devenus ridicules, semblables à des enfants qui se livrent à des jeux puérils. De tant de nations et de tant de peuples, ils n'ont pu gagner ni un sage ni un ignorant, ni un homme ni une femme, pas même un petit enfant, et leurs écrits ont été couverts d'un tel ridicule qu'ils ont péri depuis longtemps; la plupart même sont morts en naissant. S'il en est quelqu'un qui ait échappé à la

¹ Ps. LXIII, 9, 8.

ruine, c'est chez les chrétiens qu'il a été conservé, tant nous sommes éloignés de craindre qu'ils puissent nous faire aucun mal. C'est ainsi que nous nous rions de tous leurs efforts et de toutes leurs machinations. Si nous avions des corps de diamant, des corps invulnérables, nous ne craindrions point de prendre dans nos mains les scorpions, les serpents, le feu, et nous en ferions ostentation. Jésus-Christ a armé nos âmes d'une grande foi, et nous ne craignons pas d'avoir auprès de nous les poisons de nos ennemis, car s'il nous est commandé de marcher sur les serpents, les scorpions et toute la puissance du démon, combien plus devons-nous fouler aux pieds les insectes et les vermineux¹!

Quelque temps après, au cinquième siècle, Théodoret de Cyr concluait à son tour sa *Thérapeutique contre les maladies helléniques* par les paroles suivantes :

J'ai écrit pour vous, mes amis, ces douze discours, et je vous ai montré ce qu'enseignent sur la matière, sur la formation du monde, sur la vertu et le vice les philosophes grecs d'une part, nos Lettres divines d'autre part; je vous ai fait voir aussi comment tout ce qu'avaient dit les Grecs est aujourd'hui éteint et enseveli dans les ténèbres de l'oubli, tandis que nos doctrines sont florissantes et pleines de vie; dans toutes les villes, dans toutes les provinces, nos maîtres, sans avoir l'art de bien dire d'un Platon, mais possédant le remède de la vérité, les exposent à des milliers d'auditeurs; l'erreur des faux dieux est dissipée; les dogmes de notre Sauveur sont prêchés. Porphyre lui-même, dans les livres qu'il a écrits contre nous, le reconnaît : « Maintenant, dit-il, on s'étonne que la maladie se soit em-

¹ S. Jean Chrysostome, *Liber in S. Babylam contra Julianum et contra gentiles*, 2, t. XLIX, col. 536-537.

« parée depuis tant d'années de la cité, lorsque ni Esculape
« ni aucun autre dieu n'y a plus accès. Depuis que Jésus
« est honoré, personne n'a ressenti un bienfait public des
« dieux. » Voilà ce qu'avoue Porphyre, le plus ardent de
tous nos ennemis; il confesse sans réticence que la foi en
Jésus a anéanti la puissance des dieux. L'éclat de cette lumière les a rejetés tous dans les ténèbres comme des oiseaux nocturnes. Plaise à Dieu que vous soyez tous éclairés de ses rayons¹!

¹ Théodoret, *Græc. aff. curatio*, XII, t. LXXXIII, col. 1150.